

## GAZA 2009 : LES CHAMPS DU MASSACRE

*Ilan Pappé (אילן פפה en hébreu) est un historien israélien faisant partie des « nouveaux historiens » qui ont réexaminé de façon critique l'histoire d'Israël et du sionisme.*

*Né à Haïfa en 1954, fils d'Allemands juifs ayant fui le nazisme dans les années 1930, son père par idéal sioniste, sa mère pour échapper à la Shoah. Il passe ses années de jeunesse dans la ville arabo-juive de Haïfa puis part terminer ses études d'histoire à l'étranger : il est titulaire d'un doctorat de l'université d'Oxford (1984).*

*En 1992, il occupe le poste de Senior Lecturer au département des sciences politiques de l'université d'Haïfa tout en présidant l'Institut d'études palestiniennes Emil Touma. De 1993 à 2003, il dirige l'Institut pour la Paix.*

*Parmi ses nombreux ouvrages publiés, on peut citer, traduits en français : La guerre de 1948 en Palestine (La fabrique éditions, 2000), Les démons de la Nakbah, les libertés fondamentales dans l'université israélienne (La fabrique éditions, 2004), Le nettoyage ethnique de la Palestine (édit. Fayard, 2008).*

*En mars 2007, lors d'une interview quotidien italien "Il Manifesto", Pappé déclare, sur un ton de profonde amertume :*

*« Je quitte Israël, je n'arrive plus à travailler avec sérénité, je suis continuellement dans la ligne de mire... »*

*Puis, ébauchant un sourire, il ajoute : « ...mais je continuerai mon combat de l'étranger pour que le conflit israélo-palestinien soit rapporté dans son véritable contexte historique, loin du mythe et des fausses vérités qui l'ont marqué pendant toutes ces décennies ».*

En 2004, l'armée israélienne se mit à ériger en plein désert du Néguev une ville arabe artificielle, un « leurre ». Elle avait la taille d'une véritable ville, avec ses rues (pourvues de noms), ses mosquées, ses bâtiments publics et ses voitures. Construite pour la somme de 45 millions de dollars (env. 32 millions d'euros), cette ville factice devint à l'hiver 2006 – après que le Hezbollah eût contraint Israël à un retrait au nord du pays – un substitut à Gaza-Ville afin que les IDF\* puissent se préparer à une « meilleure guerre » contre le Hamas au sud.

Lorsque le chef d'état-major israélien, le général Dan Haloutz visita les lieux au lendemain de la guerre du Liban, il déclara à la presse que les soldats « se préparaient au scénario des conditions qu'ils allaient trouver dans le réseau dense de la ville de Gaza ». Une semaine avant le déclenchement des bombardements sur Gaza, Ehoud Barak assista à une répétition de l'attaque terrestre. Des équipes de télévision étrangères le filmèrent pendant qu'il observait les fantassins envahir la ville fantôme, prendre d'assaut les maisons vides pour liquider sans hésitation les « terroristes » qui s'y cachaient.

En 2005, Gaza devint dans l'opinion publique israélienne une cible militaire, comme s'il s'agissait d'une place forte ennemie et plus du tout d'un lieu où vivait une population civile. Gaza était en fait une ville comme Barcelone, Brighton, Lyon ou n'importe quelle autre ville au monde ; pour les Israéliens, elle se changea en une ville « leurre » pour militaires qui allaient pouvoir y tester en grandeur nature de nouvelles armes de haute technologie.

\* IDF : Israel Defense Forces, littéralement Forces de Défense d'Israël, c'est-à-dire l'armée israélienne.

Tout débuta en été 2005, lorsque Israël décida de se « retirer » de Gaza et procéda à l'évacuation de ses colons. Ces derniers furent transférés afin de favoriser le contrôle de la bande par l'armée israélienne et permettre la mise en place de mesures de représailles et punitives sans avoir à se soucier du sort d'éventuels colons restés sur place. On espérait que cette action cynique serait ressentie comme un geste en direction de la paix, ce qui d'ailleurs – et pour un moment – sembla fonctionner.

Mais l'affaire ne se déroula pas comme elle était prévue. Le retrait fut suivi par la prise de pouvoir du Hamas, d'abord au travers d'élections démocratiques, ensuite par un coup de force préventif déclenché pour éviter la prise en main du Fatah avec le soutien des Américains. La réponse immédiate israélienne consista à décréter un blocus économique sur la bande de Gaza. Le Hamas réagit en tirant des roquettes sur Sdérot, offrant ainsi à Israël un prétexte pour faire intervenir son aviation, son artillerie et ses hélicoptères de combat. Israël affirma ne tirer que sur les seuls endroits d'où partaient les tirs de roquettes, mais en réalité cela pouvait désigner n'importe quel point à Gaza.

À l'ordre du jour, ce furent des obus venant des airs ou de la direction de la mer ainsi que des attaques brutales sans discernement. En été 2006, au sud Liban, Israël avait été obligé de se retirer des lignes de front ; l'armée allait pouvoir étendre ses actions punitives à un million et demi de personnes vivant sur les 40 kilomètres carrés les plus densément peuplés au monde. La méthode d'action ressemblait de plus en plus à un génocide et les réactions du Hamas étaient de plus en plus désespérées. L'escalade fut déclenchée par l'humiliation qu'avait subie l'armée israélienne devant le Hezbollah au Liban. L'armée devait faire la démonstration de sa supériorité et de sa capacité de dissuasion afin de renforcer son statut de rempart de sécurité pour la survie de l'état juif au milieu d'un monde « hostile ». La nature islamique du Hamas et du Hezbollah ainsi que la relation prétendue et inventée de toutes pièces des deux mouve-

ments avec *Al-Qaïda* permirent à l'armée de donner l'image d'un Israël présenté comme fer de lance dans la guerre totale engagée contre le *djihad*\*. Durant le mandat de George W. Bush, les homicides de femmes et de bébés à Gaza pouvaient ainsi être présentés comme « acceptables » par le gouvernement américain, puisque faisant partie de cette guerre sainte contre l'Islam.

La politique de type génocidaire débuta en grande pompe dans les premiers mois de l'année 2007 et atteignit son épouvantable point culminant en janvier 2009. Dès 2007, les pertes furent élevées : trois cents personnes furent tuées à Gaza, dont des dizaines d'enfants.

Pourtant, même déjà sous l'ère Bush, puis de plus belle dès la période de l'après-Bush, le mythe de pouvoir combattre le *djihad* mondialisé perdit de sa crédibilité. Alors, un nouveau mythe fut créé en 2007 : Gaza était un nid de terroristes, fermement décidé à détruire Israël. La seule voie pour ainsi dire d'empêcher les Palestiniens de « succomber au terrorisme » consistait à leur permettre de vivre dans une bande encerclée par des grillages de barbelés et des murs. L'approvisionnement, ainsi que toute démarche à l'intérieur comme à l'extérieur de la bande, dépendait de la décision politique de la population de Gaza. Devait-elle continuer à apporter son soutien au Hamas, alors son étranglement et l'état de famine seraient maintenus jusqu'au changement d'attitude idéologique. Devait-elle se soumettre à ce genre de politique exigée d'elle par Israël, alors elle connaîtrait le même sort que la population de Cisjordanie : une vie sans

\* *djihad* : n.m. (mot arabe signifiant « effort suprême ») au centre d'une discussion sans fin quant à une possible définition précise. On parle couramment de deux *djihad* : le premier, purement spirituel, évoque une démarche individuelle (tradition chiite), le second, appelé *djihad* mineur, est l'effort à apporter par tout musulman envers les infidèles et cette conception est sujette à caution suivant l'interprétation donnée à la lecture du Coran, souvent mal ressentie en occident parce que le mot est alors employé au sens de « guerre sainte » par certaines factions radicales islamiques. (N.d.T.)

droits fondamentaux civiques et humains. Elle avait le choix entre être détenue dans la prison à ciel ouvert de Cisjordanie ou dans le couloir de haute sécurité de la bande de Gaza. Devait-elle s'opposer à cela, alors elle serait inmanquablement mise en état d'arrestation ou tuée sans la moindre négociation. Tel fut le message d'Israël.

En 2008, il fut accordé un délai d'un an aux habitants de Gaza pour arriver à une prise de position. Ils optèrent pour la résistance et la réaction fut le massacre de janvier 2009. La ville de Gaza se transforma en « leurre » : elle fut attaquée impitoyablement avec toute la puissance réservée aux forces armées conventionnelles pour un combat en terrain découvert contre des brigades de chars d'assaut et des détachements d'infanterie, mais qui ne doivent pas être déployées au milieu d'une population rurale et autres espaces d'habitations ou lieux de vie urbaine. Gaza devint également le champ de bataille pour les plus récentes évolutions de l'industrie d'armement et dont l'utilisation est strictement interdite par la communauté internationale, considérée par elle comme crime de guerre.

En Palestine, la résistance s'est toujours faite à partir des villages et des bourgades ; d'où devait-elle d'ailleurs provenir ? C'est pour cette raison que les villes, bourgades et villages palestiniens – peut importe qu'il s'agisse de « leurre » ou de réalité – étaient désignés depuis la *Révolution arabe* de 1936\* comme « territoires ennemis » au sein de la planification et du commandement militaires. Toute frappe en représailles, toute action punitive est ainsi liée au fait qu'elle touche des civils parmi lesquels va se trouver forcément une poignée de personnes impliquées dans la résistance active contre Israël. En 1948, Haïfa fut considérée comme place ennemie, ainsi que Jénine en 2002 ; dorénavant c'est au tour de Beït Hanoun,

\* Cette *Révolution* était dirigée contre les forces d'occupation britanniques de l'époque ; 12 années avant la création de l'état israélien, la patrie des Palestiniens était déjà déclarée terre ennemie. (N.d.T.)

Rafah et Gaza d'être considérées de la sorte. Quand on dispose de la puissance des armes et qu'on est sans scrupules devant le meurtre de civils, alors le résultat va être la situation dont nous sommes aujourd'hui les témoins à Gaza.

Mais la « déshumanisation » des Palestiniens n'est pas uniquement le pur produit d'un discours militaire. Un processus identique s'est également introduit au sein de la population juive d'Israël, expliquant ainsi un soutien massif au bain de sang de Gaza. Les Palestiniens sont devenus « déshumanisés » aux yeux des juifs israéliens – qu'il s'agisse des politiciens, des militaires ou des simples citoyens – à tel point que les tuer semble tout à fait naturel, de la même façon qu'il avait été naturel de les chasser en 1948 ou plus tard, de les enfermer dans les territoires occupés. L'actuelle réaction du monde occidental met l'accent sur le fait que les dirigeants politiques ne sont pas à la hauteur pour dénoncer la relation directe entre la « déshumanisation » sioniste des Palestiniens et la politique barbare d'Israël dans la bande de Gaza. Il subsiste le grave danger que la poursuite de l'opération « Plomb durci » ne transforme Gaza en ville fantôme semblable à cette ville « leurre » érigée dans le désert du Néguev.

Aussi choquant que nous puissions trouver le présent document, il faut bien rester conscient du fait que, comment et combien il pourra laisser indifférent la grande majorité des juifs israéliens, même s'ils se montrent disposés à se plonger dans la lecture de ce livre d'une importance énorme et de s'en imprégner.

Une des plus grandes caractéristiques qui valorise ce livre est qu'il s'agit ici avant tout et essentiellement du récit direct d'un témoin oculaire, humaniste et cosmopolite. Et qui sait : dans quelle mesure ce point de vue réussira-t-il à créer une petite ouverture dans les esprits verrouillés des Israéliens et de tous ceux qui – en Occident – les soutiennent inconditionnellement ?

Je venais de retourner en Israël après une longue absence, lorsque l'attaque génocidaire israélienne sur Gaza fut déclenchée en janvier 2009. L'état se fit entendre d'une voix unanime à travers ses médias et avec le soutien de ses élites — une voix plus forte encore que celle déjà entendue durant l'offensive criminelle au Liban en été 2006. Israël venait encore une fois encore, de s'enflammer dans un accès de colère et sans douter de soi un seul instant, qui allait s'exprimer à travers les mesures meurtrières dans la bande de Gaza. Cette effroyable manière de s'autojustifier pour des actes de cruauté ainsi que leur impunité n'était pas seulement au demeurant révoltante, mais se trouve également être un sujet méritant d'être examiné plus longement — si on veut comprendre l'immobilisme international devant le massacre perpétré à Gaza.

Cela est basé avant tout sur le pur mensonge, la langue de bois, rappelant les jours les plus sombres des années 1930 en Europe. Pendant les attaques sur Gaza, un magazine d'information à la radio et à la télévision israéliennes décrivait toutes les demi-heures que les victimes à Gaza étaient des terroristes et que leur élimination massive par Israël était un acte d'autodéfense. Israël se présentait devant son propre peuple comme étant la vraie victime qui se défendait contre un grand mal. Le monde des universitaires fut mobilisé pour expliquer combien le combat palestinien était démoniaque et monstrueux lorsqu'il était mené par le Hamas. Il s'agissait des mêmes érudits qui, à une époque précédente, avaient diabolisé le dernier leader palestinien Yasser Arafat et avaient déclaré son mouvement du Fatah comme illégitime pendant la deuxième *Intifada*\* palestinienne.

Mais les mensonges et autres présentations déformées n'étaient pas le plus grave de l'affaire. Ce fut l'attaque directe des derniers restes d'humanité et de dignité du peuple palestinien qui est le plus révoltant. Les Palestiniens d'Israël avaient montré leur solidarité avec

\* *intifada* : voir page XXX.

le peuple de Gaza et furent à cause de cela désignés comme la cinquième colonne au sein de l'état juif ; leur droit de vivre dans leur mère patrie semble compromise par leur manque de soutien aux attaques militaires israéliennes. Ceux qui parmi ces Palestiniens avaient malheureusement exprimé leur approbation dans les médias locaux — à mon avis une erreur — ne furent pas questionnés mais soumis à l'interrogatoire comme le sont les détenus de la prison du *Shin Bet*\*. Leur apparition fut introduite et accompagnée de remarques humiliantes de type raciste et on les accusa d'appartenir à un peuple irrationnel et fanatique. Et ceci ne fut pas — loin s'en faut — la manière d'agir la plus ignoble. Il y avait quelques enfants palestiniens issus des zones de camps de réfugiés qui étaient en traitement pour cancer dans des hôpitaux israéliens. Dieu seul sait, quel prix leurs parents ont payé pour les faire admettre en ces lieux. La radio israélienne se déplaça chaque jour à l'hôpital pour demander aux pauvres parents de raconter aux auditeurs israéliens combien Israël avait bien raison d'attaquer et combien le Hamas se montrait acharné dans sa défense.

L'hypocrisie produite par les réactions de ces accès colériques ne connut aucune limite. Les déclarations d'autosatisfaction prévisibles des généraux et des hommes politiques se faisaient entre, d'une part — le comportement humain de l'armée à travers ses opérations et frappes de type « chirurgical » — d'autre part, la nécessité d'une destruction totale de Gaza, de manière humaine, évidemment...

Ces accès de colère hautaine sont un phénomène observable en permanence chez les Israéliens, comme il le fut avant chez les sionistes, au moment de l'expropriation et de l'occupation de la Palestine. Chaque action, qu'il s'agisse de nettoyage ethnique, d'occupation, de massacre ou de destruction, se trouvait moralement justifiée et présentée comme un pur geste d'autodéfense, geste commis au grand regret d'Israël dans sa guerre contre la pire sorte d'êtres hu-

\* *Shin Bet* : service israélien de Sécurité intérieure. (N.d.T.)

ains. De la gauche jusqu'à la droite, du Likhoud jusqu'à Kadima, de l'université jusqu'aux médias, on pouvait entendre s'exprimer cette colère hautaine d'un état, qui plus que tout autre état au monde s'affaire à détruire et à exproprier une population autochtone.

Il est d'une importance capitale de découvrir les origines idéologiques d'un tel comportement et de tirer les nécessaires conclusions politiques de leur propagation. Ces accès de colère protègent la société et les hommes politiques en Israël de toute critique ou blâme extérieurs. Mais plus grave encore, elle s'exprime toujours par des prises de mesures politiques destructrices envers le peuple palestinien, peuple observé avec une grande précision dans ce livre et néanmoins présenté avec une grande chaleur humaine. Vittorio arriva en tant que bénévole d'ISM (*International Solidarity Movement*), engagé dans la défense des droits humains, pour être aux côtés des habitants de Gaza. Il se trouvait sur place pendant et après l'opération « Plomb durci », de sorte que son récit est livré en direct des lieux d'affrontement à Gaza, en dehors de toute déformation médiatique ou manipulation. À travers son récit, il nous est possible de comprendre comment, aux yeux de tout juif israélien moyen dépouillé de toute forme intérieure d'autocritique et ne subissant aucune pression extérieure, tout Palestinien devient une cible potentielle de ces accès de colère.

Si on prend en considération la puissance d'armement de l'état hébreu, cette dernière ne peut qu'aboutir inévitablement à un plus grand nombre de tueries, massacres et nettoyages ethniques. Une large part de ce que vous allez lire dans ce livre concerne les efforts héroïques de bénévoles comme Vittorio pour protéger les habitants de Gaza de cette horrible agression. Mais vouloir uniquement sauver les Palestiniens se montrerait de loin insuffisant.

Ces airs de supériorité sont l'expression forte d'un manque de respect de soi et de capacité à se remettre en question. Cela explique pourquoi la société israélo-juive ne peut être touchée par des paro-

les de sagesse, des preuves logiques ou des discussions diplomatiques. Et si on ne veut pas utiliser la force pour la convaincre, il n'y a qu'une seule voie : affronter frontalement ces airs hautains comme une mauvaise idéologie servant à masquer des atrocités humaines. Un autre nom pour désigner cette idéologie est sionisme et une contestation internationale du sionisme, pas uniquement des mesures politiques israéliennes, est l'unique chemin à suivre pour en finir avec cet état d'esprit. Il nous faut expliquer, non seulement au monde entier, mais aux Israéliens eux-mêmes, que le sionisme est une idéologie qui inclut les nettoyages ethniques, les occupations et à présent les tueries en masse. Ce qu'il faut maintenant, c'est non seulement une condamnation unanime des massacres actuels, mais également la contestation de la légitimité de l'idéologie qui a engendré cette politique et qui la justifie moralement et politiquement. Exprimons l'espoir que de nombreuses voix déterminantes à travers le monde vont s'élever pour expliquer à l'état hébreu que cette idéologie et le comportement en général de cet état sont intolérables et inacceptables, et que, tant qu'il s'y tiendra, Israël fera l'objet d'un boycott et de sanctions.

Plus d'un an après le massacre, cet espoir ne s'est malheureusement pas encore confirmé. Même l'assassinat de centaines de Palestiniens innocents n'a pas suffi à provoquer le moindre changement significatif dans l'opinion publique occidentale, puisqu'étant passé complètement sous silence par les gouvernements occidentaux.

Il semble que, même les crimes les plus atroces tels les meurtres de type génocidaire commis à Gaza sont considérés comme des phénomènes marginaux qui n'auraient aucun rapport avec des événements du passé et ne seraient en aucune manière associés à une idéologie ou un système.

Ilan Pappé